

La Passion du Pantin

Gestation. Il est un état intermédiaire entre commencement et fin et c'était là qu'elle était assoupie, au centre de son monde. Bien qu'en trois dimensions, ce monde-là n'était pas rond : de base cubique, il enfermait son petit corps de bois articulé entre quatre piliers métalliques. Je lui tournais autour : j'étais la terre, elle le soleil et à mesure de mon observation, j'aperçus le reflet de ma propre conscience dans l'objet de mon attention. Assis dans son bac à sable noir, j'attendais qu'elle entame le jeu de la vie alors que Renaud Herbin, marchant dans l'obscurité, se mit à escalader la structure jusqu'à son faîte.

Naissance. Et la lumière fut. En s'agitant, les mains du marionnettiste dessinèrent des ombres chinoises sur le plafond. Dix-huit fils scintillants de plus de deux mètres de long insufflaient de la vie dans ses mouvements, si délicats soient-ils lorsqu'elle respirait ou encore quand elle tremblait. Apeurée, celle-ci tenta vainement de s'émanciper de ses liens, comme pour transcender sa propre condition. Mais elle n'était qu'un pantin abandonné à son propre sort, tout juste habitée par l'empathie que j'y projetais. À la merci de son environnement et des lois physiques sous lesquelles son monde était régi, je l'observais s'essouffler dans une rébellion itérée. Lassée, désespérée, elle leva la tête vers le ciel. C'est alors que dans un moment de grâce naissant de sa détresse, la gravité s'estompa et ses membres se soulevèrent. Un flottement de quelques instants suspendus avant de s'écrouler sur le sol qui n'avait de cesse de la rappeler.

Expérience. Trainée dans la poussière par son créateur, elle semblait peu à peu se résigner à l'inexorable : et paradoxalement, rien n'était moins sûr. Des mots silencieux résonnaient dans ses micromouvements et habitaient chacun de ses gestes hésitants, conférant un caractère plus dramatique encore à l'expression de ses yeux sculptés en amande. Soudain, le sol trembla sous les vibrations de sonorités graves qui commencèrent à retentir tout autour d'elle, donnant ainsi lieu à une danse liturgique. Ses grandes mains s'élançaient circulairement, la paume ouverte comme cherchant à recueillir l'espoir, tandis que le claquement de ses rotules et l'impact de ses pieds dans le sable créaient un rythme soutenu. Pendant ce temps, de l'eau jaillissait du sol en arpentant les dunes noires et créait des bains dans lesquels la marionnette feintait la noyade sans jamais y céder. De petites bulles d'oxygène, simulacres de vie, éclataient l'une après l'autre à la surface de l'eau.

Eveil. Irrésolue et tourmentée par son impossible aspiration d'achèvement, elle s'assit sur les reports du cadre métallique et posa lascivement sa tête dans sa main gauche. Elle semblait observer l'eau envahir l'espace à l'image de son chagrin sans plus emmètre aucune résistance. C'est alors que le marionnettiste descendit de sa plinthe céleste pour rejoindre la petite créature mélancolique. Il marcha sur l'eau et s'accroupit à son niveau avant de lever tendrement le petit menton de bois de la poupée d'un geste du doigt confortant...

Dans son œuvre, Renaud Herbin nous conte l'histoire d'une marionnette captive d'un microcosme en écho au *Dépeupleur* de Samuel Beckett dont il nous propose une lecture singulière. Si la marionnette n'est que l'extension du marionnettiste – ce qui pourrait d'ailleurs expliquer l'étrange ressemblance physique entre l'artiste et l'objet sculpté par Paulo Duarte – alors quel dénouement le directeur

du TJP nous propose-t-il ? Il me semble que, tout comme dans l'œuvre de Beckett, différentes herméneutiques sont possibles. Mais peut-être qu'en fin de compte, tous les chemins mènent au déisme...

Dans une première version, la marionnette n'est en fait que la projection du marionnettiste, l'une est le conscient et l'autre l'inconscient d'une seule et même entité schizophrène s'infligeant maintes punitions dans ce monde créé de toutes pièces par son esprit. Cette créature créatrice de son destin est une sorte d'animal religieux mortel qui, frustré de sa condition et de son ignorance, cherche à tout prix une issue alternative à l'avantage de sa survie. La foi religieuse est ici rendue absurde par l'approche nihiliste. Mais cette approche possède un revers déiste : soit les deux versants de cette entité schizophrène sont issues de la créature (approche nihiliste), soit du créateur (approche déiste). Autrement dit, le monde est soit totalement imminent, soit totalement transcendant. Cette ambiguïté est probablement volontairement suggérée ici par Renaud Herbin car dotée d'une charge lyrique indéniable.

Quoi qu'il en soit, créateur et créature sont bien confrontés ici, ce qui soulève des interrogations propres à l'origine. Dans une version fondamentalement métaphysique où une distinction plus assumée (voire littérale) est effective entre créateur et créature, la marionnette pourrait désirer ardemment la place du marionnettiste ; une problématique existentielle similaire à celle soulevée dans l'épisode biblique de Babel où l'Homme entreprend la construction d'une tour dans l'ambition de pénétrer la porte des cieux. La colère de Dieu matérialisée dans les châtiments qu'il inflige au pantin est également accompagnée d'une grande tendresse manifestée lors de la dernière scène.

Une thématique finalement assez proche de celle appréhendée dans *Pygmalion miniature*, autre spectacle de Renaud Herbin inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide où il met déjà en scène la relation entre créature et créateur. Ses représentations sont, en outre, des manières de renouer avec la marionnette originelle – dite aussi « petite Marie » – dont l'usage était réservé à l'illustration des mythes religieux dans le but de rendre plus ardentes les effigies des Dieux. Du postiche à la performance artistique, l'évolution de la marionnette est d'autant plus manifeste ici : Renaud Herbin confère une certaine noblesse à l'objet qu'il manie avec virtuosité. En effet, la marionnette dans sa définition contemporaine (réactualisée autour de 1945) enrichit les moyens dramaturgiques propres aux arts de la scène et offre au manipulateur un véritable statut d'interprète polyvalent.

Expérience esthétique silencieuse, pièce gracieuse, mystique et mystérieuse, *Milieu* est un récit alchimique transformant la réalité en une fiction poétique dont la tension dramatique se veut hurlante. En insufflant de la vie à sa créature de bois qu'il fait respirer, trembler ou encore danser, Renaud Herbin devient un Dieu créateur redoutable. Ici, le directeur du Centre Dramatique National dresse un état des lieux philosophique de la condition humaine en proposant une ouverture déiste à son récit. Il semble interroger la notion de liberté mise en tension avec l'environnement dans lequel nous nous muons : l'homme est-il au « milieu » du monde ?

Aude Alvino

Etudiante en M2 « Critique-Essais,
Ecritures de l'art contemporain »